



**urbana** écrire est  
une arme  
une collection des éditions Anacaona

Paula Anacaona

# Tatou

Roman



— Hey, *sister* !

Je marche rarement dans la rue, à part pour aller à mon club de sport, j'ai intégré la marche avec mon chien Honolulu dans mon échauffement, autrement, je me déplace toujours en voiture, maintenant je me rappelle pourquoi, ma première réaction, c'est de me demander ce que ce Noir fait dans ma rue à cette heure-ci, il faut que j'en parle à mon gardien, qui en touchera un mot à la police ; nous payons à prix d'or notre tranquillité, ce n'est pas pour rien que notre quartier n'est pas desservi par le métro, au vu des personnalités politiques qui y habitent, le quartier aurait facilement pu bénéficier d'un détour, d'un allongement ou d'une bifurcation de la ligne, mais qui dit métro dit populace, alors nos employés prennent le bus, plusieurs bus, ils mettent des heures pour venir, mais certains employeurs, dont je fais partie, leur remboursent en intégralité les frais de transport, et puis ce n'est pas complètement du temps perdu, ils peuvent lire dans le bus, non ?

— Hey, *sister*, j'suis perdu, tu sais pas où est la rue...

Il vient chercher du travail : gardien, chauffeur, jardinier ? Et de un, commence par réaligner tes dents, c'est la première pensée qui me vient, ta bouche est un champ de bataille ; et de deux, par couper tes dreadlocks ; et de trois, par vouvoyer les gens

que tu ne connais pas ; tu es mal parti pour décrocher ton boulot, *brother*, je réalise que ce Noir vient de m'appeler *sister*, moi, *sister* ? *Sister*, aujourd'hui j'ai découvert que j'avais un *brother* noir à dreadlocks ; muette, je le regarde, il me regarde, Honolulu le dépasse, je le dépasse, en l'observant, sans lui répondre, foulée sportive, bras toniques, écouteurs. Derrière moi, derrière moi parce qu'il faudrait des couilles pour le dire en face, et que, malgré les apparences, peu d'hommes en ont, j'entends « Pétasse ! »

Plutôt pétasse que ta *sister* ; rien, je n'ai rien en commun avec ce rasta, à part la couleur de peau, même si la mienne est plus claire, j'insiste, ou qu'elle a l'air plus claire parce qu'elle est mieux soignée, rien, à part les cheveux, même si les miens sont tellement hydratés et souples et teintés châtain qu'il est difficile de voir le point commun avec ses dreadlocks entortillées, rien, à part une histoire commune, il y a longtemps, d'humiliation, de domination. Les Noirs du Brésil, des États-Unis d'Amérique, des Caraïbes sont tous les rejetons de la traite négrière, aucun Noir n'est venu aux Amériques de son plein gré, c'est beaucoup, réalisé-je soudain ; je regarde brusquement les passants au lieu de laisser glisser mon regard sur eux, à cette heure très matinale, il n'y a que les gardiens d'immeubles derrière leurs grilles, les jardiniers, les nounous et les domestiques qui arrivent au travail, avec leurs peaux foncées et leurs cheveux frisés ; mes employées sont déjà arrivées depuis une heure, elles n'ont pas d'uniforme, c'est dépassé, mais elles sont habillées en blanc, pour qu'on les distingue, sans confusion possible.

Je m'échine sur mon rameur trente minutes, quinze de moins que d'habitude, j'ai la tête ailleurs, je pense à ces millions de Noirs des Amériques, qu'est-ce qui m'arrive de penser à eux ? Mon chauffeur vient me récupérer, je lui dis d'aller sur la plus grande avenue de São Paulo, il me dépose, j'en ai pour quinze minutes, il doit croire que j'ai rendez-vous avec mon amant, mais

il faudrait vraiment que je sois imprudente pour retrouver mon amant devant cet incorrigible bavard à dents de lapin, je m'assois au comptoir d'un bar à jus quelconque, le comptoir est poisseux, je ne sais pas où poser mes mains, vernies-à-onglées en beige naturel *And God Created Woman*, je m'assois tout au bord du tabouret, je vais salir mon tailleur-pantalon cigarette en crêpe de soie bleu nuit, je me fais bousculer, c'est l'heure de pointe, je commande un jus chlorophylle, je vois l'employé transpirant s'essuyer le front puis couper les fruits, je vois l'employé servir les feuilletés avec son gant plastique jetable et rendre la monnaie avec le même gant plastique jetable, il n'a pas compris le concept du mot jetable ?

D'ordinaire, je ne supporte pas la foule, mais aujourd'hui j'ai envie de la sentir, la foule, c'est l'effet rasta ? Il est huit heures du matin, l'avenue est pleine à craquer, des dizaines de personnes défilent devant moi sur cet immense trottoir, pressées, sac au dos, dossiers sous le bras, sac à main jeté sur l'épaule, tous ces travailleurs et ces étudiants, ça grouille de monde, ça me fait plaisir, mon pays étudie, mon pays bosse, mon pays produit ; aujourd'hui, j'ai envie de voir de mes propres yeux mon pays actif et occupé.

Je vois le petit trapu d'origine clairement portugaise, ses aïeux sont venus faire fortune ici, si on en juge par le pantalon mal coupé du descendant, ils n'ont visiblement pas réussi, mais au moins ils ont tenté le coup, idem pour cette Asiatique, petite-fille de *Nikee* ? Beaucoup d'immigrés ont dû sacrément déchanter en arrivant, mais ils ont eu au départ un rêve, celui d'essayer une nouvelle vie ; c'est toujours ce que j'ai aimé en Amérique, cette énergie, ce positivisme, ces gens qui ont débarqué ici pour vivre l'aventure, découvrir un nouveau monde, fuir la misère, voire devenir riches ; mais ce Noir, cette Noire, aucun d'eux n'a voulu venir ; elle, débris humain qui fait les poubelles ; lui, homme-sandwich posté au milieu du trottoir qui distribue des prospectus *Vente Flash* ; elle, avec sa queue de cheval très haute sur la tête et ses cuisses

déformées de cellulite qui se touchent – elle doit terriblement user ses pantalons à l’entrejambe – ; lui avec son crâne rasé, ses lunettes à fines montures, son porte-documents et ses oreillettes – qu’est-ce qu’un type comme lui peut bien écouter ? – ; elle, qui parle au téléphone en déséquilibre sur ses talons ; lui, le visage mangé par la barbe, la casquette, l’énorme casque et les lunettes de soleil à montures épaisses ; elle, cliché d’employée qui laisse derrière elle un sillage de parfum sucré ; lui, avec ses tatouages ; lui, avec sa chemisette à carreaux tendue sur son ventre ; tous, ces milliers, ces millions de personnes, sont les descendants de ces Noirs arrivés par bateaux ? Combien ? Des millions, je crois, ça fait combien de navires ? Il y avait combien de passagers sur leurs caravelles infestées de rats ? Une centaine, deux cents, trois cents en tassant bien ? Même en agrandissant les bateaux par la suite, ils auraient fait des centaines de milliers de voyages sur l’autoroute Atlantique ? Fou, c’est fou et flou, quand, comment, pourquoi ? Non, pas pourquoi, pourquoi, tout le monde le sait : par cupidité ; mais quand, comment ? Au tout début, à la fin, à la toute fin, alors que c’était déjà interdit mais que le trafic était trop juteux pour s’arrêter ?

Dents-de-Lapin klaxonne discrètement, il faut que j’y aille, trêve de *brothers* et de *sisters*, qu’est-ce qui m’a pris ? Depuis que j’habite au Brésil, c’est la première fois que je me suis sentie proche du peuple, à vrai dire, que je me suis sentie brésilienne, ou presque.

n n n

C’est toujours autour du sport que m’arrivent les seuls imprévus de ma vie bourgeoise et rangée ; c’est vrai que, dans ma vie professionnelle, j’ai immédiatement intégré les codes vestimentaires, linguistiques et sociaux de la grande bourgeoisie, mais pour le sport, les possibilités sont limitées : un legging, une brassière, un débardeur, des baskets, des écouteurs, tout est de marque bien sûr, mais en fin de compte, pauvres et bourgeois transpirent tous

à la même enseigne, dans les mêmes vêtements, notamment de cette marque américaine qui s’accapare une grande partie du marché du sport mondial ; je dirais presque que les classes sociales sont nivelées quand vous faites du sport au parc Ibirapuera, bien sûr la corpulence joue, plus les bourrelets sont installés plus la petite classe moyenne saute aux yeux ; bref, c’est donc autour du sport que m’arrivent des imprévus, de ceux qui, disons, pimentent l’existence.

Cette fois-là, c’était dans un club de vacances de bord de mer, aujourd’hui, je préfère les *pousadas* historiques, avec du cachet, du charme, mais cette fois-là, il y a de cela plusieurs années, alors que nous habitions encore en France, Premier-Mari et moi, nous nous étions laissés tenter par ce club de vacances, cette enseigne française qui a des clubs dans le monde entier, qui propose plein d’activités, pour les enfants, pour les parents, dans une atmosphère qu’on nous promettait conviviale, il nous fallait quitter l’atmosphère du boulot, nous étions partis très loin pour être sûrs de ne croiser aucune connaissance, les premiers jours s’étaient merveilleusement bien passés, nous étions totalement détendus, une vraie coupure dans nos habitudes, le bonheur de ne rien devoir paraître, Premier-Mari ne quittait pas son short et son T-shirt de cette prestigieuse université américaine où nous avons tous les deux étudié, et moi, je n’avais pas mis une seule fois de talons, toujours coquette, évidemment, mais sans talons, à l’époque les défrisages permanents n’étaient pas aussi techniques qu’aujourd’hui, ils abîmaient les cheveux, donc je m’astreignais au brushing tous les matins, et je me souviens, pendant ces vacances, j’avais dit au diable la corvée, et j’avais laissé mes cheveux au naturel, de jolies boucles, souples, pas très frisées, je me maquillais simplement d’un trait d’eye-liner vert turquoise au-dessus de mes yeux noirs, sur ma peau bronzée, c’était ravissant, Premier-Mari m’avait dit qu’il m’adorait comme ça, ça me rendait moins – il avait cherché le mot pendant quelques

secondes – *corporate*.

Nous avons fait connaissance avec ce couple de Français, leurs deux enfants jouaient avec notre fils aîné, ils s'adoraient, à peine levés, ils venaient toquer à la porte de notre bungalow, et on ne les revoyait plus de la matinée, on les retrouvait pour déjeuner, et on ne les revoyait plus de l'après-midi, on les retrouvait pour dîner, et on ne les revoyait plus de la soirée ; alors forcément, entre parents, nous avons sympathisé, elle, je me souviens de ses dents tachées et écartées, professeure dans cette grande école parisienne par laquelle sont passés quasiment tous les politiques et les dirigeants français, et que je n'avais surtout pas intégrée, tellement la haute fonction publique française m'a toujours fait horreur, lui – tiens, je ne me souviens plus de lui, je me souviens juste de son crâne dégarni qu'il enduisait de crème solaire et qui malgré tout cloquait et pelait lamentablement. Les premiers jours de vacances avaient été merveilleux, une fois l'aîné parti avec ses copains, et le petit laissé au mini-club, Premier-Mari et moi filions sur la plage, course à pied pour tous les deux, puis planche à voile, volley, danse, yoga, nous faisions tout, tous les sports et quasiment toutes les activités, on en avait même ri : « On va en avoir pour notre argent, on va toutes les faire, leurs activités, même le Scrabble ! » auquel on avait piteusement joué un soir – ce même raisonnement que doivent tenir beaucoup de vacanciers : « On va en avoir pour notre argent, on va le leur vider, leur bar, ils vont regretter de nous avoir au restaurant ! » –, mais Premier-Mari et moi, sur ça, au moins, on était pareils, on avait les gros et les goinfres en horreur.

Et puis un soir, nous avons invité officiellement ce couple de Français à prendre l'apéro dans notre bungalow, plutôt que de se croiser au restaurant ; « Venez prendre l'apéro », les enfants avaient crié « Ouaaaaais ! », trop contents de gratter ces quelques instants supplémentaires ensemble, nous avons discuté, face au

coucher de soleil, dans ce paysage paradisiaque, Premier-Mari et moi avons toujours été discrets sur notre profession, alors qu'elle, Prof-de-l'Élite, ça ne faisait même pas deux jours qu'elle était là que tout le club savait où elle enseignait, bref, au fil de la conversation, Mari-de-Prof-de-l'Élite parle d'un type à son boulot, et donc forcément parle de son boulot, et soudain, Prof-de-l'Élite demande : « Et toi au fait, Victoire, tu fais quoi ? », et moi de le lui dire, et elle, de s'esclaffer : « C'est vrai ? J'étais persuadée que tu étais prof de fitness, ah ben tu vois... » et dans ma tête j'ai terminé sa phrase : « Comme quoi les clichés ont la vie dure ». Elle ne s'est pas excusée de s'être esclaffée, d'avoir pouffé, de m'avoir rigolé à la figure parce qu'elle croyait que j'étais prof de fitness, où était le mal ?

L'apéritif m'est soudain resté en travers de la gorge, je n'ai plus pu avaler une seule tomate cerise, une seule olive, un seul bâtonnet de carotte.

Le soir, au moment de me coucher, Premier-Mari n'avait toujours rien dit, alors je lui en ai parlé, d'un ton faussement détaché : « Tu as vu, quand même, c'est fou, elle m'a pris pour une prof de fitness... » et lui, du ton de la plaisanterie : « C'est parce que tu es trop bien foutue, ma beauté », et devant mes yeux baissés et mes lèvres pincées, il avait ajouté, d'un ton cette fois véritablement détaché : « Qu'est-ce que tu en as à faire, tu gagnes cent fois plus que cette punaise de la fonction publique, oublie-la », et nous n'avons plus jamais reparlé de cet incident.

Où était le mal ? Il n'y a pas eu mort d'homme, mais il y a eu une femme blessée, qui n'a jamais oublié ni Prof-de-l'Élite qui pouffait ni le mépris de Premier-Mari envers sa susceptibilité, qui n'a plus jamais laissé ses cheveux bouclés, qui n'a plus jamais mis de legging en dehors de la salle de sport, qui a décidé de mettre une croix sur l'eye-liner vert turquoise si flatteur sur sa peau et sur le naturel – les autres peuvent, mais pas moi,

Premier-Mari peut être en short et en débardeur toute la journée sans être pris pour un prof de planche à voile, mais pas moi, tant pis, je flatterai ma vanité, montrerai mon ventre plat, mes fesses fermes, mon corps dessiné, travaillé, violenté on pourrait dire, à la plage.

Moins d'un an plus tard, nous emménagions tous les quatre au Brésil pour, évidemment, faire fortune et, aussi, vivre l'aventure, découvrir un nouveau monde, et accessoirement, pour moi du moins, fuir la vieille Europe.

**Oprah**

France – Brésil – États-Unis, le triangle magique. La France, j'y avais vécu les vingt et quelques premières années de ma vie et j'en avais ma claque, alors j'étais partie aux United States of America, rêve de gosse, et je n'avais pas été déçue, qu'est-ce que j'ai aimé ; jusqu'à présent, c'est le seul pays où je me suis vraiment sentie chez moi, tout en ne l'étant pas, mais là-bas, ce n'est un problème pour personne, à partir du moment où tu joues le jeu du capitalisme, où ton ambition dans la vie c'est de gagner ton million de dollars, d'avoir plus, de grimper plus, toujours plus, plus. Mes années aux United States of America avaient été merveilleuses, je me sentais libre – sans être dupe non plus, j'étais libre parce que j'avais de l'argent, mais l'argent me permettait au moins d'acheter ce sentiment, c'est déjà beaucoup, je pouvais être riche et en legging à Central Park, je pouvais être riche et en sweat-shirt à capuche à Brooklyn, je pouvais être riche et assidue de concerts hip-hop, la seule condition, c'était de me débrouiller pour montrer que j'étais riche.

Une copine de l'université, noire – il n'y a qu'aux États-Unis où j'ai eu des amies noires –, m'avait raconté comment à la suite d'un quiproquo, un soir en rentrant de soirée, un peu éméchée, un peu défoncée à la marijuana, elle s'était fait embarquer par les

flics, ils l'avaient prise pour une Noire d'en bas, et ça m'avait refroidie, là soudain, les United States of America devenaient moins jolis jolis, on a beau être tout en haut, au moindre faux pas on se retrouve tout en bas, ou tout comme ; c'est à la suite de cette histoire que Premier-Mari et moi, jeunes mariés à la conquête du monde, avons évoqué la possibilité de rentrer en France, au moins quelques années, nos carrières professionnelles bénéficieraient, sur le long terme, de ces allers-retours internationaux.

Nous sommes rentrés, moi un peu la boule au ventre de quitter ma liberté, mais j'étais confiante, en France je ne l'avais pas eue, cette liberté, parce que je n'avais pas autant d'argent, je n'avais pas la situation professionnelle que j'avais désormais, je n'avais pas la situation conjugale que j'avais désormais – la consécration, moi mariée avec un nom à particule ! Même si cette particule ne valait plus grand-chose, mais cela très peu de gens le savaient – ; bref, nous sommes donc rentrés à Paris, jeune couple de conquérants avec bébé, un an a passé, puis un deuxième bébé, trois ans ont passé, et on en a tous les deux eu marre en même temps. Aujourd'hui encore, j'ignore toujours pourquoi Premier-Mari en a eu marre, il était chez lui – remarque, moi aussi j'étais chez moi, mais on me faisait tellement toujours remarquer que je venais forcément d'un ailleurs, « avec ma tête », que j'avais fini par m'en persuader –, il nageait en plein dans son milieu, ce milieu qui m'a séduite, mais il faut croire que chacun se rebelle à sa façon, pour certains la rébellion se traduit par une ambition démesurée, pour d'autres par un mariage hors norme, exprès pour embêter maman, et par une expatriation, tiens, exprès pour embêter papa.

Nous voilà donc en quête d'un pays – nous choisissons l'Amérique latine au sens large, les grands espaces, la qualité de vie pour les enfants, malgré la violence latente et omniprésente – et d'un boulot, pour lui et pour moi. Boulot trouvé, je gagne beaucoup plus que lui, rien d'étonnant, je suis plus brillante, mais nous sommes

un couple moderne et il s'en fiche, du moins en apparence, et nous voilà au Brésil, quelle coïncidence – coïncidence, vraiment ? – ; bref, appartement de dingue à São Paulo, appartement de dingue à Rio de Janeiro, et la belle vie, immédiatement.

Ah, la classe supérieure du Brésil vit tellement mieux que la classe supérieure française, je me demande pourquoi nous avons passé trois ans à habiter du bon côté de la Seine, mais à nous embêter pour des bêtises, quand il y a des gens qui en font leur métier, et pour pas cher. La classe supérieure brésilienne n'a aucun problème de conscience à employer du personnel, ce que les Français pleins d'idéaux sur l'égalité n'osent pas ; j'ai bien vu les remarques de nos amis français, au début, quand ils sont venus nous voir – tu m'étonnes, des amis au Brésil, avec un appart comme le nôtre ? La première année, les visites n'ont pas arrêté : « Ça ne te gêne pas d'avoir tout le temps quelqu'un à la maison ? », « Tu ne trouves pas que c'est du néo-colonialisme, tous tes employés, là ? », et une gauchotte rencontrée lors de mon master dans la meilleure école de commerce de France avait même eu le culot de nous demander si ce n'était pas « du néo-esclavagisme » ! Eux, ils peuvent avoir une femme de ménage quatre heures par semaine, une étudiante payée chichement deux heures quarante par jour pour la sortie de l'école, là, c'est correct, mais employer quelqu'un quarante heures par semaine, c'est du néo-colonialisme ? Compte voir combien on fait vivre de familles, ma cocotte, la famille du chauffeur, la famille du gardien de la semaine, la famille du gardien du soir et du week-end, la famille de la nounou, la famille de l'employée de maison la semaine et la famille de l'employée du week-end, on fait vivre six familles au bas mot, ça s'appelle créer de l'emploi, il est où ton colonialisme ? Il est où ton esclavagisme ?

Avoir une employée de maison sept jours sur sept, quel kif ! Le dimanche soir de notre première semaine au Brésil, je



m'en souviens bien, on avait passé un dimanche délicieux, en famille, avec Honolulu, mon braque de Weimar adoré, encore tout bébé, et avec les enfants, ne nous occupant que des enfants, détenus parce que tout le reste était géré, Premier-Mari et moi nous étions même demandé en rigolant comment les couples de classe supérieure au Brésil divorçaient encore, plus d'engueulades sur le lave-vaisselle pas vidé, le panier à linge sale qui déborde, le repas à gérer, et d'ailleurs, qu'est-ce qu'on mange ce soir ? Regarde, elle est parfaite, elle a laissé le repas prêt dans le frigo ! La maison est toujours propre et rangée et pas seulement le mardi et le vendredi soir quand la femme de ménage vient ; une maison toujours impeccable, un repas toujours prêt – certes, il a bien fallu lui montrer ma façon de cuisiner, la cuisine à la vapeur, les aliments semi-complets, les graines germées, mais l'employée de la semaine est très intelligente, elle a vite appris ; eh oui, elle range, elle repasse, elle cuisine, et avec ça elle fait vivre sa famille, quatre enfants elle a, je crois, et pas de mari, et une petite-fille dont le papa a dû filer lui aussi, et elle s'occupe aussi de neveux et de nièces, elle travaille dix heures par jour, quarante heures par semaine, le vendredi samedi dimanche, c'est l'autre qui vient, une nièce à elle, justement, elles se sont passé le bon plan et les recettes *light*, je leur rembourse le bus, je leur paye une mutuelle, je les paye trois fois le salaire minimum, qu'est-ce qu'elle vient me parler de néo-esclavagisme, gauchotte qui s'incruste chez moi alors qu'on n'était même pas copines à l'École ?

Donc voilà, au début, Premier-Mari et moi on ne comprenait pas comment on pouvait divorcer dans ce pays de rêve, puis finalement, même avec chauffeur, gardien, nounou, employée de maison la semaine et employée de maison le week-end, même sans soucis matériels, les rancunes se sont installées, les inimitiés, les haines, comme celle que j'ai ressentie, ce soir-là, quand il m'a dit :

— Ça y est ? Tu te prends pour Oprah ?

Cela fait quelques semaines que nous sommes installés, la socialisation s'est faite rapidement, facilement, avec l'école, le club, l'argent, nous commençons à nous faire notre nouveau cercle d'amis, nous sommes « le couple de Français qui vient d'arriver », mais pas tout à fait français puisque elle, « sa femme, Victoria, elle est à moitié brésilienne », « Aaaah, c'est pour ça... », donc il faut que je trouve une explication sur ma moitié brésilienne qui justifie ma couleur, sur mon portugais impeccable mais avec une pointe d'accent appris avec une professeure particulière à Paris, en quatre mois, quand notre projet de départ s'est concrétisé.

Chère professeure, comme je l'ai aimée, comme elle m'a aimée, elle m'a vite surnommée sa nièce, alors, je l'ai appelée Tatie, première fois de ma vie que j'avais une tante, première fois de ma vie que j'étais la nièce de quelqu'un. Elle m'a tellement transmis, nos cours de deux heures se sont vite prolongés, jusqu'à vingt-deux heures, jusqu'à minuit même ; rapidement, on s'est mises à dîner ensemble, c'était toujours elle qui apportait le repas, la *marmita*, comme elle disait, en référence à la *marmita* qu'elle préparait autrefois à l'aube, pour son père, toute la journée au soleil dans les champs, elle me racontait son existence : les bœufs, les cochons, les poules, le coton, le café, le potager, ils vivaient presque en autarcie, allaient à la ville une fois par mois. Elle me préparait toujours des spécialités brésiliennes, elle se faisait un plaisir de cuisiner et de m'enseigner sa langue aussi comme cela, en m'apprenant les noms des ingrédients en portugais, j'ai découvert le manioc, le maïs ; elle s'essayait aussi à la cuisine bahianaise pour me faire plaisir, même si c'était aux antipodes de sa culture – elle venait d'une famille nombreuse, des fermiers d'origine italienne de l'État de São Paulo, onze frères et sœurs, elle en avait des histoires à raconter ; bref, voilà d'où vient mon

portugais impeccable, appris seule à coup de conjugaison de verbes et de listes de vocabulaire, et appris à deux grâce à une tendresse, une affection que personne ne m'avait jamais témoignées avant, à part Maman, à sa façon, mais Maman, c'est un frigo à côté de Tatie-Professeure.

Chère, chère professeure, grâce à elle j'ai aimé, passionnément, le Brésil avant même d'y avoir mis le pied...

Ce soir-là, donc, le premier soir de notre vie mondaine, une brune sculpturale nous aborde chaleureusement :

— C'est vous les Français ?

— Merci de nous inviter... Quelle maison superbe !...

Oui nous sommes bien installés... Oui on adooooore le Brésil, évidemment, comment ne pas tomber immédiatement amoureux de ce pays ?

— Génial, génial... Mais dis-moi tout, Victoria. On m'a dit que tu es brésilienne ? De quelle région ?

En France, j'avais raconté avec une sincérité inédite mon histoire à Tatie-Professeure, était-ce le début d'une nouvelle vie au Brésil, plus sincère ? Et ce soir-là, donc, le premier soir de notre vie mondaine, alors que je resplendis – quelques heures auparavant, devant mon dressing, cherchant la quintessence du chic français, j'ai opté pour un smoking femme, porté avec un top blanc à bretelles en dessous, car seules les mannequins et les actrices peuvent porter un smoking les seins nus, mais moi, je dois faire très attention à l'image que je dégage, je suis une pro, pas une star, même si mon physique peut laisser penser le contraire ; bref, ce soir-là, portant un smoking noir de cette marque française acronymique mythique, les cheveux lâchés pour plus de féminité, les yeux mis en valeur par une ombre à paupières discrète, les mains embellies par un vernis rouge vif *I Am What I Am*, j'ai décidé d'assumer ma filiation estropiée :

— À vrai dire, mon père est brésilien et ma mère française.

Mais mon père... Nous avons perdu le contact avec lui... J'ai été élevée en France, rien qu'en France, et je n'ai jamais eu de contact avec le Brésil jusqu'à aujourd'hui. C'est pour cela que je parle encore un portugais hésitant...

Je ne suis pas entrée dans le détail, je n'ai pas fait dans le misérabilisme, j'ai juste assumé en public que je n'avais pas de père, et cet aristo fin de race, à peine monté dans notre énorme 4x4 pour rentrer à la maison – il n'allait quand même pas faire un esclandre en public ! –, me balance un :

— Ça y est ? Tu te prends pour Oprah ?

n n n

Fumier, ce fumier m'a comparée à Oprah, mais je sais que dans sa tête ce n'est pas la femme guerrière et *successful* à la fortune colossale qu'il n'égale jamais, non, il m'a comparée à la femme à jamais salie de cette indélébile tache de naissance causée par la pauvreté et une famille générationnellement déstructurée. Être le mari d'une Noire, ça suffit, Noire et Oprah, c'est trop humiliant pour ce fils à papa rebelle, qui s'est marié avec moi pour embêter ses parents – remarque j'en connais une qui a fait pareil quarante années plus tôt – sauf que lui, Premier-Mari, il a trouvé l'épouse parfaite : la couleur extérieure pour enquiquiner papa-maman, mais à l'intérieur, la même couleur que lui, la même éducation que lui – enfin, la même éducation, façon de parler, parce qu'il y a du relâchement chez les aristos, niveau culture, je l'étale à plates coutures, ce plouc.

Bref, quand j'ai avec fausse modestie évoqué mon portugais encore hésitant, mon interlocutrice a répondu :

— Non mais tu plaisantes, Victoria ? Ton portugais est impeccable, j'aimerais parler français aussi bien – et ton accent, quel chââârme !

— Merci...

— *Querida*, tu es nouvelle, je vais te faire une confidence. Ici, au Brésil, nous sommes très souples sur beaucoup de choses. Il y a certaines notions sur lesquelles on ne tergiverse pas, tu les découvriras peu à peu, mais s'il y a bien un type de personnes qui suscite l'admiration et le respect de tous, ce sont les battants. Visiblement, ta mère en est une, elle qui t'a élevée sans mari, et toi, tu en es une, fille sans père, qui est là où tu es aujourd'hui. Ici, c'est le pays des battants. Le peuple en a même élu un à la présidence – on s'en est mordu les doigts après, mais c'était un héros, un guerrier, un battant. Tu vas te plaire au Brésil, *querida*.

Elle, petite-fille de Libanais arrivés dans les années 1930, dentiste de stars, mariée à un musicien célèbre, superficielle mais franche et à la joie de vivre contagieuse, je l'ai tout de suite aimée. Et le Brésil aussi.

## Anacaona

Avec Premier-Mari, ça s'est logiquement fini ; après quelques hésitations, il est resté au Brésil, il faut dire que je lui avais mis la pression, « Si tu rentres en France et que tu laisses tes enfants ici, sans père, je te tue », hors de question de reproduire les malédictions familiales, alors il s'est trouvé une Française lors de ses vacances sur la côte Atlantique et il l'a ramenée, elle s'est bien acclimatée ; j'avoue qu'elle est gentille, je lui fais confiance, je sais qu'elle s'est prise d'affection pour les enfants, c'est important ; et j'ai les enfants une semaine sur deux.

Aujourd'hui, c'est le 20 novembre, journée de la conscience noire, un jour férié décrété par le battant Lula, en 2003, pour honorer la mémoire du peuple noir et sa contribution dans l'histoire du pays, le genre de manifestations dont je me méfie a priori, il faut dire que j'entends toujours un : « Et pourquoi pas une journée de la conscience Blanche ? », je plonge alors invariablement la tête dans ce qui se trouve en face de moi – ordinateur, cocktail, petit-four, téléphone. Moi non plus, je n'aime pas ce mois de la culture noire, cette journée de la conscience noire, je préférerais un mois des minorités, une journée de la diversité, où le pays parlerait de toutes ses minorités injustement oubliées, alors sûrement, les Noirs seraient en bonne place, sur la première place du